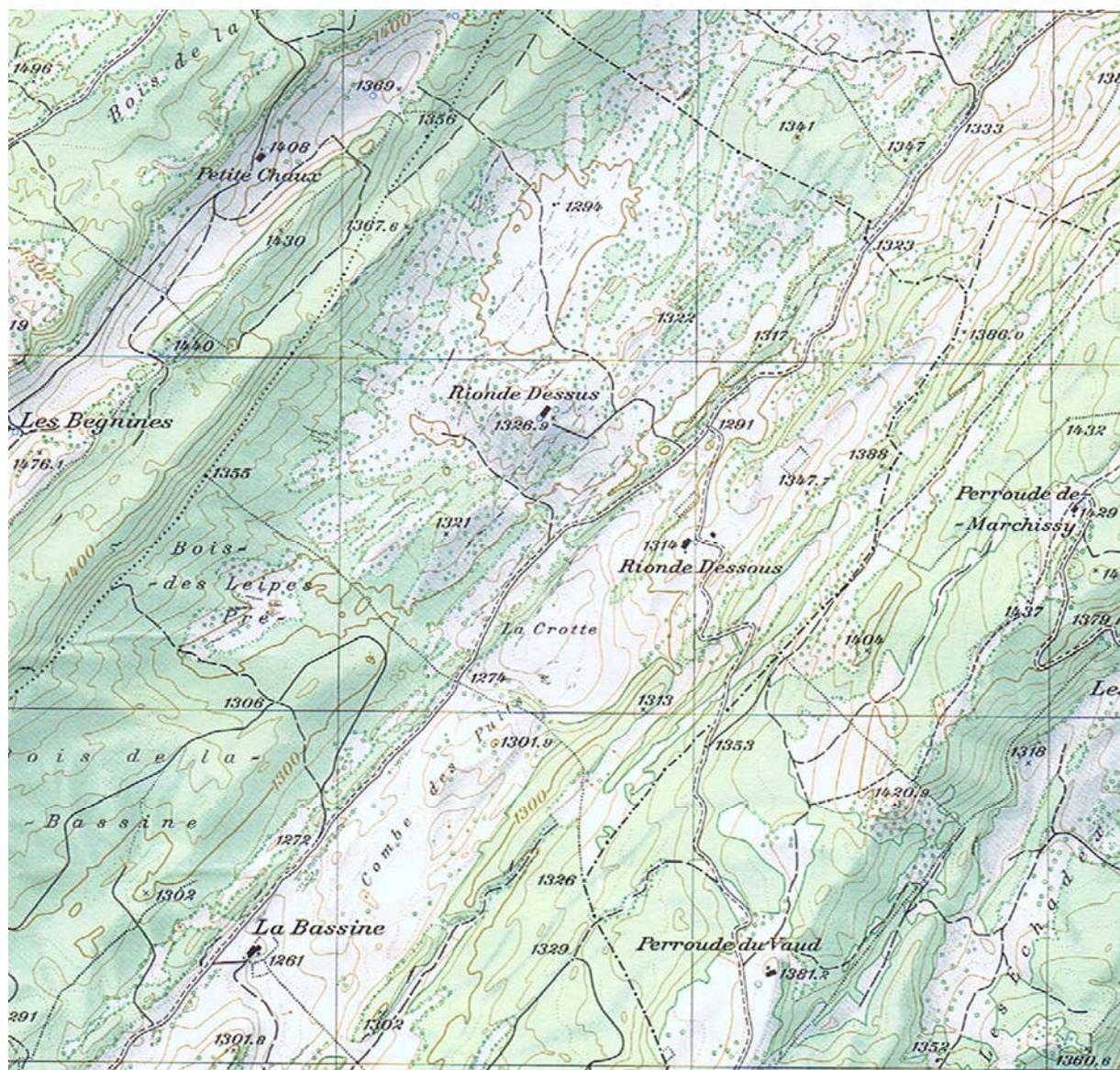


La Riondaz, par Samuel Aubert, La Revue du Dimanche du 7 juillet 1940

A LA VALLÉE DE JOUX

La Riondaz



C'est le nom d'un grand alpage appartenant à la commune de Marchissy, situé dans la combe dite des Amburnex qui s'étend au pied nord de la chaîne Marchairuz-Neuve, jusqu'à la Bassine et plus loin encore vers le sud-ouest.

Si l'on écrit Riondaz, on prononce Rionde, comme c'est du reste le cas pour la plupart des noms de lieux qui se terminent par az ou oz ; ainsi chez nous on dit : Perrause pour Perrausaz, Carre pour Carroz, etc. Ailleurs, ce doit être la même chose. Sauf erreur, les habitants de Bioley-Orjulaz prononce Orjule. Le Dictionnaire géographique de la Suisse écrit : « Riondaz ou Rionde, nom très répandu désignant des rochers en forme de tour ou de contrefort. Se rencontre aussi bien dans le Jura que dans les Alpes » En effet, des Riondaz sont signalées en divers endroits des Alpes vaudoises et valaisannes. Près des Verrières, nous avons la Ronde ; le terme est peut-être le même que Riondaz.

Si la signification de Riondaz est bien indiquée plus haut, elle ne s'applique guère à notre Riondaz qui, en fait de rochers en forme de tour, n'en possède aucun, si ce n'est quelques petits escarpements tout à fait insignifiants.

D'après L. Reymond (Notices sur la Vallée de Joux), la combe des Amburnex a été habitée dans le cours du XIIIe siècle. Il ne s'agissait probablement pas de demeures permanentes, mais de *matens*, où l'on s'établissait pour l'été, où l'on récoltait un peu de foin destiné à l'alimentation du bétail à l'automne. Sur l'actuelle Riondaz devait exister un hameau de douze à quinze maisons appelé en Rimoux. Plus tard, ces diverses petites propriétés furent rachetées et arrondies en un mas unique, que l'on appela le Riondaz, du vieux mot *riondâ*, arrondir, agrandir. Ainsi s'exprime L. Reymond, qui ne dit nulle part d'où il tire ses renseignements.

Que la localité ait pu être habitée jadis, on ne saurait le nier, car le terrain est fertile, les sources nombreuses. En ce qui concerne l'établissement de colons dans la montagne, la question de l'eau devait être primordiale, car à l'époque, creuser des citernes dans la roche eût été une impossibilité.

Sur la Riondaz même, on peut voir les vestiges d'au moins trois bâtiments, mais sont-ils ceux des habitations signalées par L. Reymond ou bien de chalets tombés en ruines plus récemment ? On ne saurait le dire ! Si vraiment il y a eu des habitations avec prés et pâturage aux alentours, les premiers devaient être clôturés. Or, nulle part, dans la région, on ne distingue la moindre trace de murs en pierre sèche qui devaient séparer les surfaces fauchées des surfaces broutées, ni de tas de pierres ramassées. Dans le cours des siècles, ils peuvent avoir disparu ou bien en lieu et place de la pierre, utilisait-on le bois.

Sur la Riondaz, le boisement est important. On y admire d'innombrables grands et beaux sapins — disons plutôt épicéas, pour ne pas déroger à la nomenclature forestière — à la silhouette régulièrement conique, amplement ramifiés jusqu'à la base, les branches inférieures étalées sur le sol et semblables à de gigantesques morilles éparses sur le pâturage, dès qu'on les contemple de haut ou de loin.

En munissant les tiges des sapins d'un épais branchage, la Nature agit sagement car nul n'ignore qu'elles sont très sensibles à l'action directe des rayons du soleil. Dès que l'on abat les arbres des lisières, ceux de l'arrière, pauvres en branches, donc mal protégés, ne tardent pas à donner des signes de dépérissement. Ebrancher les sapins est une erreur.

Sur toute l'étendue de la Riondaz, le hêtre est d'une extrême rareté, du reste comme partout dans la région. Et la cause en est bien connue : le charbonnage pratiqué jadis l'a détruit et jusqu'à maintenant il ne lui a pas été possible de reprendre pied.

On distingue la *Riondaz devant* ou Riondaz dessous et la *Riondaz derrière* ou Riondaz dessus. La première, c'est la belle et bonne montagne, faite de combes plantureuses produisant une herbe drue et de qualité. Les fontaines n'y manquent pas et l'on veut croire que les périodes sèches ne les diminuent pas trop. Toutefois, le fond de la combe principale est un incontestable « creux à gel ». Et l'on nomme ainsi les cuvettes de la montagne, au fond desquelles, pendant les nuits claires et calmes de l'été, l'air froid des hauteurs vient s'accumuler et s'étaler en une nappe semblable à un lac. Les jeunes et délicates pousses des épicéas résistent difficilement à ce bain glacé, aussi la croissance de ces derniers en est-elle fâcheusement influencée, et d'ordinaire se présentent-ils sous la forme d'individus rabougris et pitoyables.

Une côte rocheuse, boisée, pleine de maléfices, sépare les deux Riondaz. La Riondaz derrière, c'est une région

sécharde, où les bancs rocheux affleurent un peu partout. Mais du point de vue botanique, elle offre un vif intérêt. Le beau Daphné y fleurit superbement ; le Genêt poilu couvre du lacis de ses rameaux étalés les affleurements rocheux ; d'autres plantes encore, inconnues ailleurs, émaillent les gazons de leurs tiges fleuries. Les unes et les autres, faut-il qu'elle soient peu exigeantes, car le sol pauvre ne leur fournit qu'une alimentation parcimonieuse ! Et pourtant, à l'heure de leur floraison, ne portent-elles pas un riche et somptueux vêtement ?

La région supérieure de la Riondaz derrière, un plateau qui s'élève lentement vers le nord-ouest jusqu'au pied de la côte abrupte qui le sépare des Begnines, est un site digne d'être visité par les amateurs d'une nature pittoresque.

Des laisines ou crevasses béantes, aux bords traîtres et glissants ; des ravins buissonnés aux flancs rocheux sillonnent la pente. Nulle part, dans le haut Jura, on ne saurait aborder la région forestière sans tomber sur l'un de ces champs de laisines qui entament les dalles rocheuses et gênent fort la circulation. Peu profondes ici, davantage ailleurs, elles sont séparées par des surfaces planes nues ou moussues, ou bien elles se touchent toutes, seules d'étroites crêtes s'élèvent entre elles.

Leur origine doit être cherchée dans l'action dissolvante des eaux fluviales, qui durant des millénaires s'est exercée sur les éléments les moins résistants du calcaire et les a peu à peu dissous. Sur les dalles inclinées, on observe souvent des rigoles parallèles, descendantes, qui ne sont pas autre chose que les premiers effets de l'action dissolvante de l'eau. Avec le temps, ces rigoles s'approfondiront et dans un avenir très éloigné, elles seront devenues des laisines.

Les surfaces laisinées ou lapiaz offrent un intéressant champ d'études sous bien des rapports, mais pour les soumettre à l'observation, il faut s'écarter des combes gazonnées, des lieux faciles et ne pas redouter ce qu'en notre haute combe on appelle des « mauvais lieux ». Allez à la Riondaz derrière et en fait de mauvais lieux, vous serez servis.

Cette Riondaz derrière doit avoir été déboisée jadis, mais si la forêt a repris pied dans les combes et sur les premières pentes, ce n'est pas encore le cas dans la partie supérieure où le boisement en est à la génération des buissons; génération à laquelle prennent part des aliziers au feuillage argenté, des érables tortus, tourmentés par l'hiver, les vents, qu'un sol ingrat nourrit mal: et surtout des cytises formant volontiers d'impenétrables fourrés, mais dont on devine la gloire à l'instant de la floraison.

Voyager à travers ces cytises, c'est toute une leçon. En plaine, le cytise est un arbre; à la montagne, il reste un buisson, constitué par de nombreuses tiges s'élançant dans toutes les directions. Beaucoup sont sèches, mortes. Aussi on se convainc combien l'hiver leur est dur. Ecrasées par les neiges, enfouies sous leur masse pendant des mois, il est compréhensible que beaucoup sont incapables de supporter ce régime et succombent. Mais la souche ne périt pas pour autant. D'une résistance à toute épreuve, elle émet sans cesse de nouveaux rejets, affirmant ainsi sa volonté de ne point se laisser battre par les forces de mort.

La Riondaz, c'est un beau coin de notre Jura, mais c'est un monde, une immensité; sa superficie ne dépasse-t-elle pas deux cents hectares! Pour la connaître, pour se rendre compte de l'ensemble de ses paysages si divers, il ne suffit pas de passer sur la route qui la traverse. Non! Il faut parcourir ses combes, ses bois, ses lapiaz dans tous les sens; ne point redouter les montées et les descentes, la marche à travers les mauvais lieux. N'imitons pas ces voyageurs qui, passant en vitesse à travers un pays, s'imaginent le connaître et vous en donnent des descriptions sommaires, incomplètes, qui ne sont qu'une partie de la vérité, quand elles ne sont pas entachées d'erreurs provenant d'une généralisation imprudente.

Nul ne peut prétendre connaître une région, même de faible étendue, s'il ne l'a parcourue dans tous les sens et bien observée en détail, dans son relief, sa végétation, sa population. Agir de la sorte, c'est appliquer la méthode scientifique qui exige que tout question soit traitée, étudiée sous toutes ses faces.

Sam. AUBERT.



La Riondaz-dessous (ou Riondaz-devant)¹ vous accueille...

¹ C'est-à-dire celle située au levant de l'autre.



On grave son nom directement sur la porte. Ce sont probablement les bergers. Ci-dessous le puits de proximité





Ces bonnes vieilles portes d'écurie voûtée, malheureusement souvent devenues bien basses, avec l'augmentation de la taille humaine



Le pâturage en direction du couchant... tout plein de douces nostalgies. Et c'est là qu'il y aurait eu en Rimoux, selon Lucien Reymond.



Du fond du vallon, où l'on cherche de vieilles mazures qui finalement ne se découvrent guère, si l'on se retourne contre le levant, on aperçoit le chalet de la Riondaz-dessous sur son élévation.







Riondaz-derrière ou Riondaz-dessus



La différence de biotope entre la Riondaz-dessus et la Riondaz-dessous est saisissante

Le berger contemple son chalet – par Jean Hiersin -

Il avait fait beaucoup de bois cette année, qu'il a entêché jusqu'au toit sur le devant du chalet. Si bien que quand on se reculait, qu'on prenait un peu de distance pour aller s'asseoir sur la pente d'en face, on ne distinguait presque plus rien de la façade, juste la porte à droite, l'entrée de la cuisine, belle brune et lustrée sur laquelle il y avait plein de marques taillées dans le bois, et la porte de l'écurie à gauche, qui n'offrait à vrai dire rien de particulier mis à part qu'elle était voûtée.

Mais l'ensemble, malgré ce grand entassement de bois, formait quand même un beau et ancien chalet dont la construction remontait à 1780, date gravée sur le linteau de l'encadrement de la porte en pierre de taille. Un chalet au mur encore de chaux, avec une jolie charpente en ce qui concerne le toit, vieille et revieille, toute grise d'avoir affronté autant de saisons pour ce qui est visible à l'extérieur, les chevrons supportés par des appuis solides fichés dans le mur. Un toit que couvraient désormais des tôles depuis des décennies.

Il aimait son chalet, le berger. Il appréciait, le soir, monté à quelque distance, de s'asseoir dans l'herbe si elle n'était pas encore humide de rosée, et à le regarder dans sa plénitude tranquille, tandis qu'il savait les tâches du jour achevées et que ce qu'il lui restait à faire, ce n'était plus qu'à gagner sa chambre dès qu'il ferait nuit, et puis encore, des fois il se couchait avant même que toute lumière ait disparu. Alors il se mettait au lit un peu perclus des fatigues récentes, et de celles de ces jours passés où il avait roillé comme un dingue sur les piquets de trois kilomètres de limites, pour bientôt s'endormir du sommeil du juste. Car chez lui, mis à part le bétail quand on est dans une mauvaise période, rien ne le torturait outre mesure. Il avait l'âme tranquille, aucune notion de péché, et même aucune superstition majeure ne le tarauderait suivant les signes qu'il aurait pu lire le jour dans la nature ou dans le ciel, ou même sur l'almanach qu'il prenait quand même toujours avec lui.

Il aurait du attacher tous les jours, le berger, mais il savait que cela ne gênerait d'aucune manière les bêtes que de les laisser divaguer sur l'immensité de ce pâturage sans danger majeur, d'autant plus qu'il avait effectué avec soins les travaux de clôture. Allons, Messieurs les amodiataires, ne nous faites pas croire que l'on doit s'astreindre à une pareille tâche pour que votre troupeau, il aille. C'est insensé.

Le troupeau. S'il restait souvent le jour à proximité du chalet où présence humaine semblait l'attacher, il descendait presque toujours le soir dans la vaste dépression qu'il y a au couchant. Lui, le berger, il aimait aussi à se rendre là-bas alors qu'il voyait au-devant de lui tandis qu'il marchait, la lumière déclinante du jour et cette succession étonnante de plans, jusqu'au plus lointain, tout là-bas, qui devait être une sommité importante, la Dôle qu'on disait. Il aimait laisser aller son regard sur ces collines couvertes de forêts, celles-ci pas loin d'être noires quand elles étaient proches, là sur sa droite, qui étaient restées sur une



portion trop pentue de la côte pour être pâturée, plutôt grises, presque bleues quand il s'agissait des plus lointaines, qui se fondaient déjà dans le ciel où se jouaient souvent des nuages moutonneux d'une beauté incroyable, se disait-il. Et il les regardait, ces beaux nuages, et il rêvait de leur consistance ouatée et voluptueuse et de leur beau voyage après qu'ils aient quitté à l'est ce Jura immense pour s'en aller vers d'autres pays dont il ne savait rien et où il n'était jamais allé. C'est étrange, se disait-il, comme on peut vivre en des endroits si différents et avec des existences tellement variées qu'on ne peut faire aucune comparaison entre elles.

Alors il descendait dans la Combe et il tentait une nouvelle fois de repérer ces vieilles mesures qui auraient du, selon l'histoire de la région qu'il avait consultée, constituer un vrai petit hameau autrefois, il y a de cela bientôt près de huit cents ou mille ans, et capable de survivre longtemps en fin de saison grâce au fourrage récolté l'été. Si bien que l'on ne redescendait en plaine guère avant les premières grandes neiges qui couperaient ces contrées du reste du monde et où il deviendrait, c'est pratiquement certain, impossible à vivre.

Au fond du vallon, on découvrait plein de sources. Non, ici, le bétail n'aurait jamais soif. Il était là, le troupeau, parmi ces prairies à l'herbe drue, presque jamais manquante, et lui le berger le regardait de loin, ou parfois il en pénétrait la masse paisible pour compter ses génisses une à une. Pas qu'il en manque une, charrette, il dirait quoi, le patron, tandis que justement, il trouvait que déjà il n'attachait pas suffisamment. Quand on est berger et qu'on a un maître, il faut

se méfier de tout, et surtout de ces visiteurs d'un jour qui iront ensuite raconter de drôles histoires sur votre compte, et dans les bistrots en particulier !

- Oh, tu sais, le berger d'en Rimoux-dessous², il n'attache pas tous les jours !

Il regardait le troupeau, de belles bêtes, puisqu'elles avaient de l'herbe en suffisance, de l'eau à profusion et que lui, il s'en occupait, et qu'il repérait instantanément ou presque, la génisse qui aurait eu un problème, même mineur. Pas meilleur que lui pour déceler les avaros du bétail, et de n'importe quel genre. Et c'est probablement pour cela qu'on le gardait. Mais cet espèce de don qu'il avait, n'était pas sans inconvénient, qui ne le laissait pas souvent tranquille. Mais enfin, pour l'heure, le troupeau était serein, sans qu'aucune bête ne se manifeste. Et le berger était remonté la pente pour s'asseoir à mi-parcours et contempler une fois encore ce paysage unique. C'était une lumière extraordinaire, que celle que l'on pouvait appréhender le soir couchant. Et les couleurs qui avaient été des verts profonds toute la journée, s'atténuèrent quelque peu pour virer bientôt au gris. Il ne faisait pas froid, aucunement. Il était parfaitement bien. C'était là son coin où il prenait le meilleur de ses récréations de la journée ou du soir.

Mais bientôt, sachant le bétail prêt pour la nuit, il remonta la colline et retrouva en haut le chalet. Il s'arrêta devant la porte, et une fois de plus il lu les inscriptions que ses prédécesseurs y avaient gravées. Il pouvait par exemple voir une date, 1917, inscrite à l'intérieur d'un dessin qui représentait un chalet. On était donc en pleine guerre encore, on veut dire par là pour les voisins dont les propriétés n'étaient guère éloignées, à une portée de fusil sur la droite quand on regarde le couchant. Alors il imaginait ceux-là, bergers tout comme lui, devant partir au milieu de la saison, remplacés à la diable par les déshérités du coin et ne revenant pas, éclatés quelque part dans une tranchée faite en plein cœur d'une terre qui n'était pas la leur. Une terre lourde et collante, pleine d'eau, une terre de mort, tandis que celle-ci d'ici, lui semblait-il, était si légère, si légère. Il le voyait quand des taupes l'avaient levée et qu'elle apparaissait belle noire, là surtout où autrefois ils avaient fait des charbonnières. Il la prenait dans la main, il la faisait glisser entre les doigts, elle était douce au toucher et ne salissait même pas. Tandis que la terre de là-bas, elle était glaiseuse et pleine de sang. Des dates ainsi qui sont chargées d'histoire et d'images dont peu en somme sont véritablement heureuses.

Sur la porte, dont le revêtement extérieur était fait de planches crêtées horizontales, il pouvait encore lire des initiales, celles de beaucoup des bergers ayant passé par là et souhaiter laisser une trace, si infime soit-elle. Mais où étaient-ils maintenant, ceux qui les avaient gravées ? Dans quel ciel de tous les bergers du monde ? Et lui, irait-il à son tour un jour les accompagner, où gagnerait-il quelque autre univers où tout de ce qu'on vit aujourd'hui serait oublié ? Il n'avait pas voulu tracer de même au couteau ses initiales à côté des

² On aura naturellement reconnu sous ce terme inventé la Riondaz-dessous !

leurs. Il lui semblait que maintenant que la porte était repeinte, il l'aurait abîmée. C'est plutôt à l'intérieur, sur une poutre de l'écurie, qu'il avait pris la peine de



laisser sa trace. Ses initiales à lui y étaient solitaires, comme lui aussi l'était en somme, car même s'il n'avait pas un caractère difficile, il ne s'accordait pour dire jamais avec les autres. Il avait trop ses méthodes, ses habitudes, ses idées surtout. Et puis ce sens poétique qu'il possédait depuis toujours, à quoi cela tient-il, ne pouvait pas exprimer au milieu d'un groupe. Il lui fallait le silence, ou alors qu'il n'y ait dans la tranquillité de l'alpage que le bruit des sonnailles de son troupeau. Tiens, l'on n'entendait plus le petit toupin de la grosse brune au Louis Matthey de Villars-Bozon. Avait-elle encore passé le mur pour s'en aller sur l'alpage voisin, comme elle le faisait deux ou trois fois pendant la saison, voir si l'herbe était meilleure en d'autres lieux qu'ici, ce qui n'était que rarement le cas !

Son chalet, ses bêtes, cette vie que l'on mène ici en haut, loin du monde, cette philosophie étonnante que l'on y pratique, ce peu de gens que l'on voit, que le dimanche, quand se promènent ceux venus d'en bas et qu'on a même plus de crème à leur offrir, puisqu'on ne traite plus. C'était sa dixième saison. Il en ferait, il l'espérait, tout autant encore. Et c'est dans cette continuité qu'il pouvait

l'aimer mieux encore. Non, le chalet, il n'était pas celui de son patron qui ne le connaissait qu'à peine. C'était le sien, qu'il habitait, qu'à la limite, il hantait.

Avec le chalet on allait ainsi toujours contre les fins de saison où il faut enfin se quitter. Cela constituait à chaque fois pour lui quelque part un drame. On fermait la porte sur un intérieur où l'on avait été heureux. On reprenait le chemin des bas pour laisser la combe au fond de laquelle restaient encore des mystères que lui-même n'éluciderait pas. On redescendait en plaine, tandis qu'ici tout reviendrait au silence, et retrouverait une vie qui serait désormais bien incomplète, puisque le troupeau n'y pâturerait plus, et qu'il ne serait même pas remplacé par ces bêtes sauvages qui reviendraient pour se livrer à leur jeu ordinaire de vie et de mort.

Mais à quoi bon pleurer sa saison passée et son chalet. Puisqu'il y reviendrait l'an prochain, dans moins de huit mois. Et chacun le sait, huit mois, c'est vite passé !

A cette époque, l'état social du Pays de Vaud commence à se modifier, la population des villages s'augmente et les communautés se fondent sur les débris de la féodalité. Avec elles naît aussi un peu de liberté, et avec la liberté l'activité et l'initiative individuelle. L'agriculture se développe et l'élève du bétail prend de l'importance.

En 1299, les barons d'Aubonne abergèrent à leur tour aux communes de Ballens, Mollens, Saint-Saphorin et autres des portions de ces terrains appelés aujourd'hui *Pré-de-Mollens, Pré-de-Ballens, Druchaud, etc.*

Les abergeataires de ces terrains y établirent ce qu'on appelait des *vacheries*. C'est alors que les troupeaux commencèrent à venir brouter les succulents herbages des sommités du Jura. On ne connaissait encore que bien imparfaitement la fabrication du fromage. Chaque bourgeois pâturait son propre bétail et en prenait soin.

La partie de ces pâturages à vent du Marchairuz fut le sujet de longues contestations entre les moines de Saint-Claude, qui en revendiquaient la propriété, et les barons d'Aubonne; ces difficultés se terminèrent par un accord qui intervint entre l'abbé et le baron : ils cédaient toutes leurs prétentions et tout ce qui peut leur appartenir dans les *chaumes* (chaumières) de Brunay à l'abbaye de Bonmont.

Déjà en 1264, quatre hommes du hameau du Pessay, avec d'autres associés, élevèrent un bâtiment dans la Combedes-Amburnex et y amenaient paître leur bétail. Ce bâtiment est donc, à part les couvents, le premier qui ait existé sur le territoire de la Vallée. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'origine du nom de *Manet*, le premier qu'on ait donné à cette localité. Il dérive du verbe latin *manere*, signifiant : demeurer, résider. Par corruption on en a fait Brunay, et plus tard Amburnex.

La Charleuse d'Oujeon avait, de son côté, appelé des hommes pour cultiver et défricher les montagnes qui relevaient de son administration, mais c'est l'abbaye de Bonmont qui peupla la contrée qui nous occupe. La partie au vent appelée La Ronde fut successivement abergée à plusieurs propriétaires. Il se forma à la limite du Pré-aux-Veaux un pâturage appelé *le Gachet*, qui a appartenu plus tard à

M. de Pampigny. Deux autres se formèrent au nord; l'un s'appelait les Auges, et l'autre, qui appartenait à la maison Illens de Begnins, prit le nom d'Illiche. Un autre existait au vent sous le nom de *Petite-Henche*. Il se forma aussi la Grande-Henche, qui appartenait aux seigneurs Demartines de Perroy; elle était située à l'orient de la précédente. Mais ce qui étonne le plus, c'est que la partie inférieure de La Ronde fut abergée par lots beaucoup plus petits à un grand nombre de particuliers, qui y construisirent des habitations et défrichèrent le terrain.

Cette localité, encaissée, ayant un bon sol, arrosée d'un ruisseau et de sources abondantes, se prêtait assez à des établissements agricoles. Il s'y forma un hameau de douze à quinze maisons, appelé *en Rimoux*. Ces terrains étaient concédés moyennant une redevance annuelle, qui était pour les uns d'une ou plusieurs mesures d'avoine, pour les autres de quelques sols lausannois. Ce fait semble indiquer que les propriétaires y récoltaient des céréales. Il est encore visible que des parties de ces terrains ont été cultivées jadis.

Les ruines de ces maisons indiquent des constructions plus complètes et plus confortables que n'étaient les anciens chalets; plusieurs possédaient une fontaine. Elles semblent avoir servi d'habitations fixes, où les propriétaires vivaient toute l'année. Cela peut avoir été le cas pour quelques-uns; cependant, on ne peut rien affirmer; ce qui est le plus probable, c'est que ces établissements étaient des remuages, des granges ou *mazots*, où des agriculteurs de la plaine venaient en été faire pâturer leur bétail et récolter du foin pour les premiers mois de l'hiver.

Les habitants de Rimoux portaient des noms qu'on retrouve encore aujourd'hui dans la plaine, comme les Vulliet, les Allioud, les Perret, les Christinet, etc. Ils venaient sans doute de Bassin et des environs, peut-être aussi des villages détruits de Mollanson et de Volattard.

La durée du hameau de Rimoux n'est pas exactement connue, mais elle a dû être d'environ deux cents ans¹. La

¹ Ces établissements doivent avoir été abandonnés à la fin du XV^e siècle, à l'époque de la dépopulation qui suivit la guerre de Bourgogne.

noble maison de Mestral, qui possédait elle aussi un pâturage dans cette localité, acheta successivement toutes ces petites propriétés de Rimoux, ainsi que le Gachet, la Grande-Henche et d'autres. Elle forma la montagne actuelle qui prit le nom de *Grande-Rionda*, nom qui dérive du vieux mot *riondâ*, arrondir, agrandir.

L'existence de ces maisons ou mazots n'a pas été limitée à La Ronde. Il a existé des prés clos séparés en plusieurs endroits ; l'un s'appelait la Joratte. Presque toute la Combe-des-Amburnex a été habitée dans ces temps anciens. Partout où il y a un ruisseau, on découvre des ruines d'habitations. Plusieurs établissements ont existé dans la partie inférieure de la Neuve. Cet endroit s'appelait *la Combe-au-Sourd*. La commune de Longirod possédait au versant opposé un pâturage appelé *la Fontaine-Lambert*. Elle acheta pour l'y joindre la Combe-au-Sourd et en forma une nouvelle montagne, qui prit le nom de *Neuve*.

La commune du Vaud a commencé à devenir propriétaire en abergeant des moines de Bonmont un pâturage d'environ vingt-cinq vaches appelé *le Pémuët*. Elle acheta ensuite les pâturages des Auges, celui des Illenches et plusieurs prés situés dans le bas de sa montagne ; l'un s'appelait *le Burley*, un autre *la Chaux*. La combe étroite qui forme la partie inférieure du Pré-aux-Veaux s'appelait *la Gainaz*. Ce Pré-aux-Veaux, qui a donné son nom à la montagne actuelle, était un pré séparé et fermé où l'on mettait pâturer les veaux. Cet usage d'avoir des enclos où l'on parquait le menu bétail s'est conservé longtemps dans nos montagnes. C'était pour les mettre à l'abri de la dent des fauves, surtout des loups, très nombreux à cette époque reculée. Plusieurs mazots ont existé aussi sur les Trois-Chalets. Cette montagne doit son nom à la réunion de trois anciens pâturages.

Après les gens du Pessey, deux individus de Longirod, les nommés Pegay et Cathélaz, ont eu des mazots sur les Amburnex. Il a existé aussi au bord du chemin qui traverse le bas de cette montagne deux bâtiments appelés *Câpites*. Ces Câpites n'étaient pas, paraît-il, des établissements ruraux. C'étaient probablement des bâtiments destinés à loger des bûcherons et autres ouvriers appelés dans cette contrée.

Quelques informations sur les Riondaz³ – par Daniel Bovy

Pâturages de la Riondaz (devant et derrière)

Au début du 20^e siècle, ces deux pâturages étaient gérés ensemble comme une seule entité. On montait alors un troupeau de 105 vaches soignées par six bergers et un fromager. Pendant le premier mois de la saison d'estivage, on restait à la Riondaz devant pour profiter de la première poussée de l'herbe. Puis, au début de juillet, hommes et troupeaux allaient prendre leurs quartiers à la Riondaz derrière. Le fromage était alors fabriqué dans ce chalet et dès qu'il était transportable, porté à dos d'homme dans la cave de celui de devant. Le fromager couchait toujours au chalet de devant pour surveiller sa production. A la mi-août, les vaches qui produisaient encore du lait étaient ramenées à la Riondaz-devant pour la fin de la saison. Les vaches tarées, par contre, restaient derrière pour manger la dernière herbe. Un lot de ces vaches était conduit à la fin septembre à la foire de St.-Cergues où elles se faisaient remarquer par leur état d'embonpoint.

Ce système de transhumance durera jusqu'en 1936 où l'on mit en place dans les 2 pâturages des clôtures intérieures de séparation. Dès lors, un lot de 40 génisses sera placé pour tout l'été sur l'arrière de la Riondaz derrière tandis que le devant de ce pâturage sera mangé par les vaches que l'on conduira à moments déterminés depuis le chalet de devant. Façon de mise en valeur qui demandait beaucoup de déplacement du bétail et qui avait une incidence négative sur la production laitière.

1965, changement important. Devant la difficulté de trouver du personnel d'alpage de confiance et les contraintes imposées par l'avortement épizootique sévissant dans les écuries du village, le Syndicat renonce à l'estivage des vaches et, par là, à la fabrication du fromage et décide de monter les 2 montagnes en génisses. Dans un temps de transition, la Ronde derrière sera remise 2 ans à M. Georges Humbert puis sera reprise par le Syndicat. Dès lors chacune des deux montagnes sera mise en valeur avec son troupeau et son berger.

Depuis la prise en charge des vaches allaitantes en 1990, nos montagnes sont pâturées exclusivement avec le bétail des agriculteurs de la commune.

Locataire/Amodiateur

Au début du 20^e siècle, les deux Riondaz étaient louées par M. Lucien Humbert de Burtigny. Mais au début de 1914 se constitue à Marchissy un Syndicat agricole qui s'engage dans diverses activités au service de ses membres. C'est ainsi qu'il intervient dans la séance du Conseil général du 7.03.1914 pour demander l'attribution des pâturages de la commune. Cette

³ Voir sur internet : Daniel Bovy, Forêts et pâturages de la commune de Marchissy au 20^e siècle.

requête sera acceptée par 34 voix contre 9. Dès lors, depuis 1915, le Syndicat agricole puis d'alpage de notre commune a pu, au fil des renouvellements de bail, mettre en valeur et dans une parfaite entente avec la commune ces deux pâturages.

Riondaz – Quelques dates

1903-1906 : construction de la route dite des Amburnex.

1950 : construction de la route de la sortie de la Perroude de le Vaud au chalet de la Rionde devant.

1957 : travaux au chalet de la Riondaz devant. Modification du toit côté bise et création à l'étage de 4 jolies chambres en remplacement d'une chambre vétuste et humide au fond de la cuisine, la chambre du fromager et d'une unique chambre sous le toit pour les bergers. Ce doit être à ce moment que l'on a démolit l'imposante cheminée carrée à la cuisine et qu'on a construit un canal de fumée avec un foyer à parois mobiles pour la chaudière.

1959 : déboisement des combes à l'entrée et création des rideaux abris.

1971 : goudronnage de la route Perroude de le Vaud – chalet de la Riondaz devant.

1977 ; idem pour la route des Amburnex dans le cadre d'une entreprise intercommunale.

1987 : mise à ban du secteur des Illanches.

1992 : création de l'étang de 150 m³ à la limite Riondaz-Perroude de Marchissy. Pose de conduite de distribution d'eau sur 5 emplacements de bassin dont 3 nouveaux.

1994 : création de sanitaires et pose de l'éclairage électrique à partir de panneaux solaires dans les deux chalets.

1998 : réfection complète du couvert de la citerne dite couverte de la Riondaz derrière.

Riondaz – Les Illanches

Les Illanches = secteur en pente sur l'arrière de la Riondaz derrière, jusqu'au muret de la Petite Chaux et des Begnines. Au milieu du 19^e siècle, avant de vendre leur montagne, les anciens propriétaires ont fait coupe rase d'une bonne partie des forêts existant en cet endroit. Le sol, déjà superficiel, ainsi dénudé brusquement, ne fut plus propice au renouvellement de la forêt. C'est alors que peu à peu il se couvrit d'herbage, créant ainsi une réserve de fourrage pour le bétail en fin de saison. Nous avons encore en souvenir les propos des bergers du lieu, reconnaissant l'intérêt de cet état de chose pour un bon déroulement de la saison d'estivage. Puis peu à peu, cette zone étant périphérique, donc moins parcourue et moins piétinée par le bétail, le gazon a permis l'implantation de buissons de cytises particulièrement et d'autres essences. Et c'est ainsi que cent

vingt ans après, la forêt a voulu reprendre ses droits. L'intérêt pastoral ayant diminué, décision est prise en 1987 de mettre à ban ce secteur par une clôture sur toute la longueur de la montagne. Le vieillissement des murets laissant s'échapper le bétail et la présence en ces lieux d'endroits dangereux, a aussi contribué à la décision. Suite à cette mise à ban, la municipalité a jugé bon de diminuer le port de la montagne de 5 UGB, le faisant passer ainsi de 54 à 49.



La manière de transporter le fromage à pied et sur « l'oiseau ». Ici entre le Chalottet et la Muratte.